

L'HOMME MODERNE, CET INCONNU

par **Frédéric de
CONINCK**,
*directeur de
recherches en
sociologie,
Paris*

Dans le domaine de la sociologie, qui est la discipline que je pratique, il est difficile de parler de l'homme en général. La sociologie s'est constituée, en effet, précisément, à partir du moment où l'on s'est rendu compte que les hommes vivaient de manières diverses, adoptaient des pratiques différentes, possédaient des visions du monde hétérogènes et, pour le dire en un mot, construisaient des cultures séparées les unes des autres. Le thème du « bon sauvage » au XVIII^e siècle a, de fait, frayé la voie aux sciences sociales. C'est à partir du moment où l'on a accepté que l'ensemble de l'humanité ne se situait pas sur un axe unique allant du sauvage au civilisé que l'on s'est posé les premières questions de sociologie. Que le « sauvage » puisse être bon et même meilleur que nous, c'était là la nouveauté. Le deuxième élément qui a donné une impulsion décisive est l'apparition des démocraties, qui ont montré que l'on pouvait changer de manière radicale l'organisation de la société, notamment avec la disparition des sociétés d'ordres qui avaient précédé. Cela a provoqué, alors, des raisonnements en termes d'avant/après, des études comparatives qui travaillaient par différence et, de nouveau, le sentiment qu'un nouveau monde, complètement différent du précédent, émergeait. Enfin c'est, bien sûr, la révolution industrielle, et l'exode rural massif qu'elle a provoqué, qui ont fait toucher du doigt que l'ère des communautés villageoises toucherait bientôt à sa fin. La vie des grandes villes devint, alors, à la fin du XIX^e siècle un sujet de réflexion régulièrement ressassé.

Pour toutes ces raisons on ne parle guère, en sociologie, de l'homme, sans lui accoler un adjectif. On parlera de l'homme romain, de l'homme de l'ancien régime, de l'homme antique, de l'homme moderne, de l'homme du tiers-monde, etc. Et, même avec ces limites, on n'avance pas sans une prudence et des précautions de Sioux, car, très vite, on se rend compte que l'on manie des généralités abusives.

On cherche à définir des traits communs à la plupart des hommes, dans un contexte donné, tout en sachant bien que ces regroupements souffrent de nombreuses exceptions. Personne n'a jamais rencontré l'homme moderne, en tant que tel, dans la pureté de tous ses traits. On accentue, simplement, certains traits qui nous semblent le distinguer de l'homme non-moderne, en général et en gros.

Je vais, donc, me limiter à l'anthropologie de l'homme d'aujourd'hui dans les pays d'Amérique du Nord et d'Europe de l'Ouest que l'on appelle, par convention, l'homme « moderne », sans que cela comporte, on s'en rend compte, un quelconque jugement de valeur. La modernité présente des possibilités et des problèmes qui lui sont propres, mais on ne peut pas dire, globalement, qu'elle soit meilleure ou pire que les mondes qui l'ont précédé ou qui lui coexistent aujourd'hui.

Cet homme « moderne » me semble avoir une caractéristique très particulière : celle d'être largement un inconnu ! Il est inconnu pour trois raisons. D'abord parce que l'on sous-estime, souvent, sa différence avec l'homme d'autrefois. Nous imaginons, en effet, trop volontiers que nous sommes bâtis sur le même moule que les hommes d'autrefois. Au reste, c'est une erreur de perspective fréquente dans les relations sociales : imaginer que les autres raisonnent comme nous et attachent de l'importance aux mêmes choses que nous. C'est peut-être, du coup, les hommes d'autrefois qui nous sont devenus inconnus. C'est en partie vrai, mais, pour une autre partie, nous nous rêvons encore souvent comme des hommes d'autrefois, ce qui nous donne une fausse image de nous-mêmes. Beaucoup de gens, par exemple, continuent aujourd'hui à s'imaginer comme ancrés dans un terroir régional, ce qui a en fait de moins en moins de réalité. Quand on lit la Bible, cela nous confronte d'ailleurs à une difficulté particulière : celle de comprendre ce qui nous y est dit sans nous assimiler, implicitement et automatiquement, aux hommes d'autrefois.

Mais l'homme moderne est aussi un inconnu parce que son devenir est de plus en plus ouvert. Dans les sociétés d'autrefois on vivait de fortes incertitudes : la famine, la guerre ou une épidémie pouvaient ravager des existences subitement. Mais, pour autant, la vie obéissait, dans son déroulement, à un schéma assez verrouillé : on se tenait à une activité et la vie n'offrait pas beaucoup d'occasions d'exercer sa fantaisie ou son originalité. Les marges de possibilité étaient étroites. Aujourd'hui les modèles de vie sont si multiples que l'on hésite même à continuer à parler de « modèles ». Les choix sont souvent réversibles et assez ouverts. C'est pour marquer cette ouverture que j'ai parlé, ailleurs, « d'homme flexible »¹.

¹ Frédéric de Coninck, *L'homme flexible et ses appartenances*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Ces deux premiers motifs font que l'homme moderne est devenu, largement, et c'est le troisième élément que je veux souligner, un inconnu pour lui-même. Il sait de moins en moins qui il est. Il essaie de s'appuyer sur des références passées, mais elles ne sont plus pertinentes. Il sait de moins en moins ce qu'il va devenir. Il est assez facilement perdu et c'est pourquoi j'ai parlé, également, d'homme fragile² ou de condition d'exilé³ pour l'homme moderne. L'homme moderne ne dispose plus de repères solides pour se définir. Il est comme en exil, noyé dans un monde qu'il déchiffre difficilement et il devient, ainsi, un inconnu pour lui-même.

Alors revenons, maintenant, sur ces différents thèmes en les approfondissant.

1. L'homme d'autrefois : à peine un individu

La meilleure manière de marquer le contraste entre l'homme moderne et l'homme d'autrefois est de dire que l'homme d'autrefois (aussi fictif, naturellement que l'homme moderne : une fois encore, j'oppose des traits à la louche) était à peine un individu. Parler d'individu à son propos est presque un abus de langage. L'homme d'autrefois était, en effet, fortement contraint par son environnement social. Il n'était pas libre de ses mouvements. Il était surveillé de près par ses proches. Il était censé remplir un rôle et il fallait qu'il le remplisse. C'est peut-être là le point essentiel : l'homme d'autrefois était plus un rôle social qu'un individu.

Imaginons la biographie typique de cet homme d'autrefois, en supposant qu'il ne lui arrive aucun des événements désagréables que nous avons évoqués ci-dessus et qui auraient pu provoquer sa mort prématurée. Au moment de sa naissance, une large partie de son destin est déjà scellée. Il est doté d'une série d'ancêtres qui lui ont ouvert la voie pour le meilleur et pour le pire. Il est censé prendre leur suite et s'inscrire dans leur tradition. C'est pourquoi, dans la Bible elle-même, on présente souvent une personne en nommant ses ancêtres. Si l'on pense aussi à la description sommaire de la division du travail qui se trouve en Genèse 4,20-22, on sera frappé de voir qu'elle se déduit purement et simplement d'une question d'ascendance. A partir du moment où l'on connaît les ancêtres de quelqu'un, on connaît, ainsi, sa profession. La division du sol racontée dans le livre de Josué (Jos 13-20) pousse à des conclusions analogues en ce qui concerne l'habitat : l'ascendance fixe le lieu de résidence. L'homme qui naît n'est, par conséquent, maître

² *Ibidem*.

³ Frédéric de Coninck, *Nous sommes tous des exilés ! avec Ezéchiel*, Paris, Ed. Empreinte, 2001.

ni de son lieu de vie, ni de sa profession. Il n'est pas maître, non plus, de ses solidarités de proximité : il doit assistance à ses proches. S'il tombe malade ou s'il est vieux, ses proches suppléeront et lui doit faire de même. Il passera ensuite sa vie entouré d'un nombre limité de personnes qui surveilleront ses moindres gestes ou s'offusqueront du moindre de ses propos hardis. La scène de Jésus à la synagogue de Nazareth (Lc 4,16-30) est tout à fait typique : pour les gens de Nazareth, Jésus est le fils de Joseph et de Marie, point final. Il n'a pas à ruer dans les brancards et à raconter des vérités bouleversantes. Qu'il rentre dans le rang, et vite !

L'homme d'autrefois est donc corseté, ramené à un rôle social prédéfini, coincé dans une lignée qu'il doit prolonger, surveillé par un petit cercle de proches et rivé à un lieu qu'il ne peut quitter qu'au prix d'une marginalisation immédiate. Les nomades sont, d'ailleurs, des gens inquiétants et le peuple d'Israël est un des seuls peuples à avoir donné une image positive des nomades.

Cette dernière remarque conduit à dire que la Bible a trouvé beaucoup à redire à ce système rigide dans lequel l'individu étouffait. L'Ancien Testament raconte des histoires de rupture à profusion et il y a une individualité de l'appel de Dieu qui y est fréquente et frappante. Jésus s'est beaucoup méfié, par ailleurs, des formes patriarcales d'autorité qui enfermaient l'individu dans sa famille d'origine ou dans des décalques de cette famille. Pourtant, au moment de rédiger des préceptes éthiques à destination des premiers chrétiens, on sera frappé de voir que les Apôtres n'ont pas encouragé ces chrétiens à changer de rôle. Ils les ont plutôt incités à bien remplir ces rôles, à les habiter avec de l'amour pour leurs proches, tout en restant soumis et conformes aux attentes que ces proches pouvaient avoir à leur égard.

La Bible essaye donc de dégager l'individu des chaînes oppressantes de la société traditionnelle mais elle reste, tout à fait clairement, inscrite dans cette société. Elle n'approuve pas ce type de fonctionnement social, mais elle sait qu'à l'époque, les individus ne peuvent pas vivre en dehors de ce cadre.

L'homme moderne s'oppose, quant aux traits que nous venons de mettre en exergue, sur chaque point, à l'homme d'autrefois. Bien sûr il hérite, pour partie, de la position sociale de ses parents, de nombreuses enquêtes l'ont montré, mais, malgré tout, ses chances de mobilité sociale sont bien plus grandes que celles de l'homme d'autrefois, notamment du fait que l'espace des professions lui-même évolue considérablement d'une décennie à l'autre. Par ailleurs il est peut-être prisonnier d'un rôle dans un cercle donné, mais le nombre de cercles qu'il fréquente est énorme, alors qu'autrefois l'homme vivait pratiquement toute sa vie dans un seul cercle. Aujourd'hui le travail, la famille, l'école, la consommation, les vacances, la vie d'Eglise, se déroulent dans des cercles différents et, pour l'essentiel, au milieu de personnes différentes. Dès

lors l'homme moderne passe d'un cercle à l'autre et il change de peau, pour ainsi dire, à chaque fois. De plus, dans chacun de ces cercles, il est surveillé de bien moins près, au point qu'il est parfois quasiment anonyme. Ces cercles sont des groupes de vaste ampleur qui tranchent avec les petits cercles d'autrefois.

Si l'on met tout cela bout à bout on voit immédiatement que l'appartenance à chaque cercle est moins forte que précédemment. Qui appartient à plusieurs cercles appartient moins à chacun d'entre eux que si tout se joue dans un seul cercle. Aujourd'hui on peut passer d'un cercle à l'autre : l'entrée et la sortie sont moins dramatiques. Si l'on se trouve coincé dans un cercle on peut se rattraper dans les autres et on prend moins de risque en se marginalisant dans un des cercles ou en le quittant. La vie sociale ne se joue plus à quitte ou double. Par ailleurs la taille même des cercles rend l'appartenance plus lâche, moins sourcilleuse. La solidarité sociale, par exemple, est devenue aujourd'hui quelque chose de très abstrait, qui renvoie à un droit compliqué et dépersonnalisé. On est, ou on n'est pas, ayant droit ; point final. Cela ne crée ou n'oblige aucun lien social concret, sinon le geste de se présenter à un guichet. Donc toutes les appartenances sont plus abstraites, plus lointaines et plus souples que par le passé. Ce sont des réalités que Simmel, le sociologue allemand de la fin du XIX^e et du début du XX^e, avait déjà soulignées⁴.

Dès lors, on ne peut plus penser ces pratiques sociales que sont le mariage, le travail, l'éducation, la solidarité sociale, de la même manière qu'on les considérait quand elles se ramenaient toutes à la même chose (à un même cercle, aux mêmes interlocuteurs et au même lieu) et que leur pérennité était quasiment une question de vie ou de mort.

2. Un temps réversible, un espace élargi

Si j'essaye, alors, de caractériser ce qui fait la pâte de la vie sociale de l'homme moderne, je dirai : temps flexible et espace distendu.

Il existe, aujourd'hui, un grand nombre de choix qui sont, de fait, réversibles. Des couples vivent ensemble sans être mariés. Cela ne veut pas dire qu'ils ne se marieront jamais. Certains finissent par le faire à un moment qui leur semble opportun. D'autres ne se marient jamais mais restent ensemble. Certains se marient rapidement. Cela ne veut pas dire non plus qu'ils ne divorceront jamais. Il y a, dans ce domaine, une grande réversibilité des choix, on le voit bien. Le travail, ou au moins le lieu de travail, change plusieurs fois dans la vie. Même lorsque l'on garde le même employeur, on occupe des postes différents

⁴ Cf. Georg Simmel, « La différenciation sociale », trad. franç., in *Sociologie et épistémologie*, Paris, P.U.F., 1981, pp. 220-222 (article publié en 1894).

(maintenant cela devient vrai même pour des emplois subalternes). Un succès professionnel n'est, cela dit, pas forcément un gage pour l'avenir. On peut essuyer un échec après un succès. Par ailleurs, l'entrée dans l'emploi se fait de plus en plus sur le mode du biseau : on commence par un stage ou par un contrat à durée déterminée avant d'obtenir un contrat à durée indéterminée. Ce contrat lui-même est de moins en moins un contrat : il peut être rompu de plus en plus facilement.

Les engagements sont donc devenus de courte durée et les opinions elles aussi sont volatiles. Dans le domaine religieux, les affiliations sont devenues approximatives et c'est le syncrétisme qui domine. Peu de gens se déclarent tout à fait athées. Mais les credos sont composés de bric et de broc avec un maximum d'emprunts. Il existe une sorte de supermarché de la croyance où chacun peut venir prendre les éléments qui l'intéressent. En 1995 un institut de sondage⁵ a ainsi effectué une enquête sur des personnes qui s'étaient déclarées proches du protestantisme. Ils s'en sentaient proches, déclaraient-ils eux-mêmes dans près d'un cas sur deux, à cause de la liberté d'esprit que cela leur laissait. Le reste était à l'avenant :

- 33 % de ces fameux « proches du protestantisme » croyaient tout à fait ou un peu à la réincarnation ;
- 32 % ne croyaient pas du tout à la résurrection du Christ ;
- 22 % ne croyaient pas du tout que Jésus-Christ soit le Fils de Dieu ;
- 47 % ne croyaient pas du tout à la résurrection des morts.

Cela ne vaut pas seulement dans le champ religieux. Les opinions politiques, elles aussi, ont été atteintes. Même en France où les élections sont peu fréquentes, les votes sont éclatés entre plusieurs listes. Par ailleurs ils changent d'une élection à l'autre et, de l'aveu des votants eux-mêmes, le choix d'un candidat est tardif. Lors des dernières élections européennes un gros tiers (38 %) des électeurs ont déclaré avoir fait leur choix pendant la dernière semaine. On comprend facilement pourquoi les instituts de sondage donnent des prévisions fausses !

L'homme flexible change d'avis comme de chemise. Il varie ses cercles d'appartenance au gré de ses humeurs. Il s'engage peu. Par ailleurs, personne ne lui demande plus d'organiser sa vie suivant un schéma préétabli, du genre : école, premier emploi, service militaire, installation professionnelle, mariage, enfants, retraite, cimetière, avec des âges standards pour chacune des transitions. Le temps de l'homme d'aujourd'hui est un temps sans consistance : sans passé (la tradition ou l'exemple des pères et des mères ne comptent pas), sans avenir (l'avenir est imprévisible autant qu'ouvert), sans modèle temporel préétabli. Tout est à inventer ou tout se rabat dans le présent.

⁵ Il s'agit de l'institut C.S.A.

Pendant le même temps l'espace s'élargit. Le petit cercle unique de la société d'autrefois a cédé la place à des espaces multiples et dont on discerne parfois avec difficulté les limites. Les coûts de transport n'ont cessé de diminuer pendant qu'ils devenaient infiniment plus rapides. Lorsqu'Air France mit en service des avions à réactions sur la ligne Paris-New York, en 1959, la durée du voyage passa d'un jour entier à huit heures. La mise en service des TGV a, pour sa part, pratiquement divisé les temps de transport en train par deux. Pendant le même temps, en seulement vingt ans, entre 1975 et 1996, sur les lignes intérieures françaises, le coût de l'avion a baissé de 28 % (en francs constants). Quant au coût des télécommunications, il s'est carrément effondré sur les grandes distances.

Le monde est désormais à portée de main et, même si on ne se transporte pas soi-même, la télévision le fait pour nous. Nos magasins sont pleins, eux-mêmes, de marchandises venant du monde entier. Les choix de consommation, tout comme les choix culturels, s'élargissent, ainsi, sans cesse.

L'homme moderne est donc devenu flexible également dans sa localisation. Il demeure de moins en moins et se transporte de plus en plus. Le surfeur sur Internet n'est qu'un avatar de plus de cette figure.

Tout cela donne le vertige. Faut-il y voir un mal ou un bien ? Pendant des siècles ce type d'ouverture a sans aucun doute eu plus d'effets bénéfiques que d'effets néfastes. Dans le monde corseté et fermé de la société d'autrefois, les courants d'air faisaient du bien. Aujourd'hui il est clair que cette déstructuration du temps et de l'espace provoque une perte quasiment totale des repères. Est-il possible d'exister sans repère ? Oui, sans doute, tant que la société vous porte et vous reconnaît une valeur. Non dès que l'échec pointe. Car l'impensé de la société flexible est qu'elle sanctionne durement et à l'improviste, qu'elle propose peu d'aide (en dehors de l'aide matérielle) à celui qui est rejeté et qu'elle normalise quand même, en sous main, le type d'homme que nous sommes censés être.

3. L'homme fragile

Il y a, en effet, sous ce dehors de flexibilité et d'ouverture des choix, un commandement implicite que nous adresse la société : tu dois être un individu responsable, capable de choisir, de te diriger toi-même dans la vie et tu dois être capable, à chaque instant, de faire tes preuves car rien n'est acquis. En d'autres termes, tu dois être quelqu'un de séduisant et d'intéressant dans un nombre suffisant de cercles, sinon tu seras rejeté de partout. A priori la société nous laisse libres de nos choix, mais c'est pour mieux nous refuser tout recours ensuite, quand ce que nous faisons ne plaît à personne : c'est ton choix, c'est toi qui as échoué, nous dit-elle alors.

L'individu évolue, ainsi, avec un minimum d'entraves mais aussi avec un minimum de soutiens. Malheur à celui qui est seul et qui tombe, il n'a plus personne pour le convaincre qu'il est quelqu'un de valable. Tout est possible, pourvu que nous fassions les bons choix ; et si les portes se ferment, c'est que nous avons été mauvais. Voilà le message écrasant que nous délivre le monde moderne : tout repose sur l'individu et il est seul responsable de ses échecs. Les effets de système liés à l'économie ou aux rapports de pouvoir politique sont effacés de l'horizon. L'individu est culpabilisé, même s'il est la victime de ces effets de système, puisqu'ils sont déniés au profit du « tout est possible à celui qui fait les bons choix ».

Le monde moderne est donc un monde, d'une part, moins ouvert qu'il n'y paraît (même s'il est, effectivement, assez ouvert) et, d'autre part, impitoyable pour les perdants qui n'ont pas de ressources symboliques pour faire face à leurs échecs. La société moderne ne nous dit pas *a priori* ce qu'elle attend de nous (fais ton devoir et tu auras ta place parmi nous), elle nous le dit *a posteriori* (fais ce que tu veux mais il faudra te vendre).

Cela produit des individus fragiles. L'homme flexible est, effectivement, un homme fragile. Alain Ehrenberg parle, pour sa part, d'individu incertain⁶. Alain Ehrenberg s'est intéressé à la consommation de drogues avant d'élargir son propos à d'autres conduites addictives. Il cite l'exemple de personnes qui consomment des antidépresseurs sans être déprimées. Les antidépresseurs conduisent, en effet, à avoir un comportement expansif (et parfois agressif), à vouloir s'imposer. Ils produisent donc la personnalité que notre société nous suggère d'avoir : une personnalité de gagnant et de battant.

Mais n'y a-t-il pas d'autres solutions que de devoir modifier sa personnalité à coup de médicaments pour tenir face aux injonctions de la société ? En fait, la société d'aujourd'hui n'a pas vraiment trouvé la solution. Certes un nombre croissant de personnes se consacrent, dans leur profession, soit à l'aide psychologique, soit au travail éducatif, soit à la répression des déviants. Soit on soutient l'individu, on le renforce pour l'aider à tenir, soit on le contraint s'il dérange trop. D'un autre côté, la plupart des sociétés riches se sont dotées des moyens nécessaires pour maintenir matériellement à flot les personnes qui chutent. Tout cela est utile et même nécessaire mais on voit bien que c'est insuffisant. Il manque un niveau intermédiaire : ni aussi abstrait que l'Etat avec ses mesures lointaines et impersonnelles, ni réduit à l'individu et à son nombril. Le niveau communautaire fait défaut. Mais comment le reconstruire sans reconstituer les communautés normalisatrices et sourcilieuses d'autrefois où l'individu étouffait ?

4. Un défi pour l'Eglise

Cela pose, finalement, me semble-t-il, un défi aux chrétiens. L'Eglise saura-t-elle proposer un sens à la vie qui soit autre chose que cette quête épuisante du regard et de l'approbation de l'autre ? L'Eglise saura-t-elle construire des appartenances qui durent plus longtemps qu'une saison ? L'Eglise saura-t-elle construire des convictions solides qui permettent de construire des formes de vie consacrées et durables ? L'Eglise saura-t-elle apporter une guérison aux souffrances engendrées par le rejet et l'échec social ?

Le programme paraît vaste mais pas hors de portée, à mon avis, à condition que l'on considère que l'ecclésiologie est une question importante en théologie.

L'Eglise est, d'ores et déjà, une communauté de proximité. Elle constitue un lieu, ni totalement individuel, ni aussi abstrait qu'un Etat. Dans ce lieu on peut nouer des relations interpersonnelles concrètes. Cela dit, l'Eglise doit se méfier d'une dérive consumériste qui la guette. Un nombre croissant de membres, me semble-t-il, viennent « chercher » quelque chose dans l'Eglise et, s'ils ne le trouvent pas, ils essayent une autre chapelle. L'appartenance à l'Eglise tend, ainsi, à devenir moins stable elle-même. Pourtant, il me semble que la dimension de fidélité des engagements réciproques est importante et source de bénédiction. L'Eglise n'est pas seulement un lieu pour recevoir, elle est aussi un lieu pour donner. Elle devrait être un lieu où l'on investit de manière durable dans des relations, dans les bons comme dans les mauvais jours. Le modèle social de la fraternité proposé par le Nouveau Testament me semble ici fort et pertinent. Il ne s'agit pas de retourner au paternalisme d'autrefois mais, pour autant, il ne s'agit pas non plus de rentrer dans un jeu de relations molles et transitoires sans engagement particulier. Si l'Eglise veut être un lieu de guérison, elle doit être capable d'accompagner dans la durée des personnes rejetées dans la société et de leur donner une valeur, une place et un rôle.

Par ailleurs l'Eglise, dès ses débuts, a été un lieu de croisement de cultures différentes. Les épîtres de Paul sont remplies des questions soulevées par la confrontation de la culture juive et de la culture grecque. Dès le départ un des enjeux de l'Eglise a donc été de construire une formulation de la foi commune pour des groupes qui n'usaient pas, au départ, du même vocabulaire et qui n'avaient pas le même passé. C'est un enjeu qui est de nouveau devant nous aujourd'hui, alors que se croisent dans les Eglises des personnes d'origines diverses. Mais la tentation de refuser ce travail et de se réfugier dans des Eglises « ethniques » existe, sous prétexte que ces Eglises « marchent » : on voit comment la logique commerciale peut prévaloir sur une recherche de fidélité !

Souplesse et fidélité : les deux mots semblent contradictoires et pourtant ils me semblent résumer les défis qui sont devant l'Eglise en ce début de XXI^e siècle. Souplesse dans les échanges interculturels, dans la recherche d'une intercompréhension entre des personnes relevant d'histoires et de cultures différentes. Fidélité dans les engagements, dans le soutien et dans l'accompagnement, et recherche aussi, faut-il le dire, de fidélité au projet de Dieu pour nous. Là aussi on peut trouver des anticipations dans le Nouveau Testament : la fidélité à Dieu et la fidélité de Dieu à notre égard y sont présentées comme des contre-feux à l'entreprise de dévalorisation menée par la société ambiante (c'est le thème de Rm 8,31-39 : si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?).

Si elle remplit sa vocation, l'Eglise peut devenir un lieu de recours dans une société qui perd peu à peu ses repères. Elle pourrait alors redonner au mot salut son sens global : celui d'une marche en nouveauté de vie qui propose un chemin, un mode de vie intégral et un but stable, au-delà des vicissitudes de l'existence. ■

Une bibliographie pour poursuivre la recherche :

- ASCHER F., *La République contre la ville, essai sur l'avenir de la France urbaine*, Paris, Ed. de l'Aube, 1998.
- AUBERT N., de Gaulejac V., *Le coût de l'excellence*, Ed. du Seuil, 1991.
- BELLIER S., *Le savoir-être dans l'entreprise*, Paris, Vuibert, 1998.
- DE CONINCK F., *Travail intégré, Société éclatée*, Paris, PUF, 1995.
- DE CONINCK F., *L'homme flexible et ses appartenances*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- DE CONINCK F., *Nous sommes tous des exilés ! avec Ezéchiel*, Paris, Ed. Empreinte, 2001.
- DELMAS P., *Le maître des horloges : modernité de l'action publique*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1991.
- EHRENBURG A., *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- EHRENBURG A., *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- EHRENBURG A., *La Fatigue d'être soi*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1998.
- MAYER N., « Du vote Lepéniste au vote frontiste », *Revue française de science politique*, 1997, n° 3-4.
- MENDEL G., *54 millions d'individus sans appartenance*, Paris, Robert Laffont, 1983, 1985 (2^e éd.).
- ROSANVALLON P., *La crise de l'Etat-providence*, Paris, Ed. du Seuil, 1981.
- SENNET R., *Le Travail sans qualité : les conséquences humaines de la flexibilité*, trad. franc., Paris, Albin Michel, 2000.